

## LES CHIENS.

Une plage du sud-est asiatique où la mer est particulièrement dangereuse. Indigènes et touristes s'y noient souvent. On ne retrouve jamais leurs corps.

Les vagues hautes et furieuses gardent le secret de leurs dérives. Elles les rejettent peut-être sur des îles désertes. Une chose est sûre: les noyés ne sont pas dévorés par les requins. Ils ne vivent pas dans ces régions de l'océan indien.

Des voyageurs à l'imaginaire pervers peuvent penser que les noyés rejetés sur le rivage sont mangés par les chiens qui hantent la plage et que leurs os sont ensuite emportés par les vagues. Il ne s'agirait là que de purs délires d'occidentaux pris par la torpeur d'un pays qui les incite à la divagation.

Ce qui est singulier, c'est le nombre incroyable de chiens qui errent sur cette plage. Faméliques et galeux, on ne sait pas d'où ils surgissent. La plage ombragée de palmiers et de cocotiers semble un éden préservé de l'agitation et de la laideur touristique, une invitation à la rêverie. Bercés par la houle de l'océan, on s'étend avec volupté sur une natte, on ferme les yeux, et soudain on ressent des présences, on entend des halètements.

Ce sont les chiens venus de nulle part. On ouvre les yeux, on les voit qui épient le moindre de vos mouvements. On n'a plus qu'une seule envie, partir. C'est sans doute pour cette raison que cette plage de paradis est boudée par les touristes. Tout le long d'un site de bungalows en bois construits à la Robinson et bien dissimulés dans les palmiers, elle reste déserte.

Une femme pourtant est demeurée allongée en maillot sur une étoffe exotique. Ligne claire sur les couleurs vives, Alice attend le soleil masqué par les nuages. Sa chaleur est intense, mais filtrée. L'air lourd, légèrement parfumé de l'huile de coco dont les indigènes graissent leurs cheveux, la grise. Épuisée par les mauvaises nuits, elle aimerait s'endormir, mais elle sait que c'est impossible: les chiens la guettent. Elle aussi reste aux aguets, des chiens et du soleil. Du soleil car elle voudrait bronzer. Si elle revient dans la chambre du bungalow où l'attend, entre léthargie et sommeil, son jeune ami cingalais, Jiana, sa peau restera aussi claire que celle des européennes étrangères à cette île des tropiques. Jiana lui a recommandé: surtout ne va pas te baigner. La mer est trop dangereuse et on ne sait pas ce que deviennent les noyés.

Pourquoi toujours parler des noyés? Ce qu'ils deviennent ne lui importe pas. Ce qui la terrifie c'est le moment de la noyade. Le reste est l'histoire peu intéressante de la dérive des corps.

Elle résiste à la peur des chiens. Parfois, un indigène, le sarong remonté, se promène le long de la plage, les pieds dans l'eau, et la regarde avec curiosité. Une femme seule est toujours insolite dans ce pays. Elle s'en moque, ce n'est pas la première fois qu'elle vient sur cette plage et dans cette île.

Elle se demande pourquoi les chiens la harcèlent. A-t-elle eu un comportement suspect, un regard insolent vis à vis d'eux? Au contraire, elle feint de ne pas les remarquer comme si son indifférence pouvait les éloigner. Elle pense que ces chiens sont malades d'être seuls, exilés des humains qu'ils flairent avec envie. Mais comment ne pas les fuir? Ils sont tellement répugnants. Ils courent en tous sens sur la plage, comme fous, parfois ils s'attaquent l'un l'autre, brutalement, avec de brefs aboiements hargneux. Puis ils se déprennent tout aussi brusquement et reprennent leur course névrotique. Certains s'approchent très près d'elle, le

museau baveux, ils cherchent à mordiller ses sandales, ils reniflent l'étoffe où elle est étendue. Ils traquent fébrilement toutes les odeurs humaines.

Elle n'ose plus bouger, comme si le moindre mouvement risquait de les provoquer. « Je vais partir, pense-t-elle, c'est insupportable, je vais retourner au bungalow, retrouver la chambre paisible, bruisante du ventilateur qui brasse l'air et de la respiration du dormeur.»

Exactement au moment où elle décide de se lever, les chiens s'écartent d'elle, leur meute incohérente s'éloigne. Ils disparaissent comme ils étaient venus, de la même façon imprévisible et mystérieuse.

Elle reste étendue, figée par une étrange fatigue. Dans un demi sommeil, elle entend la rumeur d'une famille anglaise qui arrive sur la plage. Elle l'observe. La jeune mère, fine et blanche, s'assied, les genoux repliés serrés sous ses bras, au milieu de tout un attirail de plage. Son compagnon, élégant, racé et bronzé, s'appuie sur une béquille. Les quatre enfants se déshabillent complètement, c'est facile, ils n'ont qu'un tee-shirt et un maillot. Très jeunes, entre un et cinq ans, ils sont superbes, des miracles de grâce. Ils trottaient autour de leur mère. Leur père se déshabille à son tour et apparaît en slip de bain, une cuisse qui s'achève en moignon. Il n'en a aucune gêne. Tous semblent vivre dans la familiarité du bonheur.

Alice est éblouie. Elle se dit qu'un tel bonheur est impossible, improbable, trop fragile pour survivre. La mer, le ciel, le sable, les chiens...le monde entier les menace. La mer surtout avec son vacarme pervers. Savent-ils que cet océan est dangereux?...

Alice se laisse bercer par la houle qui couvre leurs bavardages et le gazouillement des enfants. Elle les voit qui courent vers l'eau, le père abandonne sa béquille, il la plante dans le sable et plonge dans les premières vagues. La mère le suit avec les quatre enfants qui pataugent sur le rivage. Les vagues semblent moins violentes. On peut imaginer qu'elles respectent leur baignade. Mais ce n'est qu'une illusion, l'océan feint de se calmer pour mieux les attirer.

Il faudrait prévenir les gardiens du site, pense Alice, ils prennent trop de risques. Elle se lève et se hâte vers les bungalows. Elle court à travers la palmeraie, la réception de l'hôtel est déserte. Elle appelle et personne ne se manifeste. Aucun bruit ne décèle une présence. Les gardiens et le réceptionniste sont absents. Le personnel semble avoir fui une menace obscure. Seuls les aboiements lointains des chiens trouent le silence.

Alice revient vers la plage, son pressentiment est déjà une certitude.

Elle retrouve les objets abandonnés, serviettes de bain, vêtements et jouets, la béquille plantée dans le sable, sur le rivage et plus loin, son étoffe exotique. Aucun nageur n'émerge de l'océan. Elle ne voit plus les enfants et leur mère. Bien sûr, elle va prévenir la police et les sauveteurs du village, ils auront ce singulier mouvement de la tête qui «non», alors qu'ils veulent dire «oui».

- Okay, madam, okay...

Impassibles, ils ne bougeront pas. Ils savent que toute tentative de sauvetage est inutile. Les corps ont déjà dérivé et on ne les retrouvera plus, ils ne sont même pas rejetés sur le rivage par l'océan. On ne retrouve jamais les corps des noyés sur les côtes de ce village. C'est fatal.

Elle dira: c'est une famille, vous savez, une famille de six personnes, les parents et quatre enfants. Des anglais...une famille magnifique.

Ils le savent, ils sont blasés. En général, seuls les européens se laissent piéger par cette plage.

Jiana, avec son impossible accent cingalais, répétera:

- Je te l'avais dit, il ne faut pas se baigner sur cette plage. Elle est maudite. On ne retrouve jamais les noyés.

Alice est revenue sur la plage, deux ou trois jours après la noyade.

Elle s'est étendue sur son étoffe exotique décidée à attendre, pressentant la révélation d'une énigme.

Les chiens n'ont pas tardé à revenir. Faméliques, hargneux, flairant, dans le chaos de leur errance, d'improbables odeurs humaines. Alice les a observés, fascinée. Six chiens sont restés à l'écart de la meute. Ils ont l'air égaré. L'un d'eux trotte sur trois pattes. Alice est bouleversée. Comment peut-il marcher sur trois pattes? Il bouscule des chiots maladroits qui se collent à lui. Ils vont venir vers elle. Elle ne les repoussera plus. Jamais.

---